

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 52

Artikel: On crâno petit tailieu : (suita)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en un mot, lire dans un beau langage des choses que vous avez vous-même éprouvées dans votre jeunesse, et dont le souvenir réveille en vous tout un passé, ouvrez de temps en temps le charmant volume qui a pour titre : *Les Tendresses*, par Ch. Fuster. Je ne vous en dirai pas davantage, je n'en citerai rien ; tous nos journaux, sans exception, en ont fait, avant moi, une analyse élogieuse, reproduit des fragments et rendu un juste hommage au talent remarquable du jeune poète.

Et si vous êtes quelque peu embarrassé dans le choix des livres que vous vous proposez d'offrir à vos amis, à l'occasion du Nouvel-an, que celui-là soit du nombre. Soyez persuadés qu'il sera le bienvenu. Il y a dans ces pages un vrai souffle de poésie, des sentiments délicatement exprimés, des tableaux de la nature fidèlement peints, des inspirations parfois très élevées. Partout de la grâce, de l'originalité dans les images ; partout le mot propre, le vers facile et la forme s'adaptant avec un rare bonheur au sens du sujet. J'ai dit que je ne voulais rien citer ; je m'en repens déjà. Que peut-on lire de plus frais, de plus délicieux que ce morceau :

Les anges sont trop loin pour que l'on croie en eux.
Nul d'entre les vivants n'a vu leurs têtes blondes,
Et nul ne peut ouïr, même en nos nuits profondes,
Monter leur gazouillis dans l'azur lumineux.

Les anges sont trop loin, — mais les beaux enfants roses,
Les enfants, qui du ciel nous sont tout droit venus,
Passent auprès de nous, les yeux clairs, les pieds nus,
Ignorants de la vie et troublés par les choses.

Leurs doux étonnements, sans souci des moqueurs,
Ont des naïvetés toujours effarouchées,
Et ces petits oiseaux abritent leurs nichées,
Sous l'ombre de nos bras, dans le nid de nos cœurs.

Ils chantent en riant des musiques étranges ;
Ignorants de la vie, ils gardent dans les yeux
Le souvenir candide et sublime des cieux, —
Et ce sont ces enfants qui nous font croire aux anges.

(F. Payot, éditeur, Lausanne. — Prix : 4 fr.)

*La neige à Savigny en 1793. — Le doyen Bridel. —
La neige faisant l'office de calorifère.*

Si la neige n'a pas été précoce cette année, elle est tombée abondamment ces derniers jours, recouvrant tout d'un épais et uniforme tapis blanc. Les vieillards répètent souvent qu'on ne voit plus la neige tomber en aussi grande quantité qu'autrefois, que la couche qui jonchait le sol atteignait une épaisseur de plusieurs pieds et recouvrait nos campagnes jusqu'au printemps. A ce propos, nous empruntons à la biographie du doyen Bridel, par M. Vulliemin, ce fait assez curieux :

« Dans le courant de l'hiver de 1792 à 1793, une chute extraordinaire de neige avait couvert les monts du Jorat, voisins de Lausanne, et enseveli les habitations des campagnards. On s'empressa de réunir des secours. Une souscription d'une cinquantaine de louis, faite à la hâte, permit de diriger vers les monts un convoi de vivres, et Bridel s'offrit pour l'accompagner. Il partit avec huit hommes et six mulets. Ce ne fut pas sans des peines infinies

qu'il s'ouvrit un chemin à travers les neiges amassées et qu'il parvint à la cure de Savigny, où il fit une première distribution. Les habitants de cette froide contrée, où les maisons sont disséminées à de grandes distances, sortaient de leurs demeures ensevelies sous dix pieds de neige, les uns par la lucarne, les autres par la cheminée, pour venir recevoir leur part d'assistance, et soutenir hommes et mulets qui défaillaient de fatigue.

» Le retour ne fut pas moins difficile. Le convoi fut assailli par une tourmente, dont le vent chassait avec violence les tourbillons dans les yeux des voyageurs. Bridel se perdit un moment dans un amas de neiges avec un mulet qui faillit l'écraser. »

Tout le monde a remarqué que la température s'adoucit dès que la neige vient à tomber. La neige fait effectivement l'office de calorifère ; on ne s'imagine guère les millions de kilogrammes de combustible qu'elle nous économise.

La neige en se formant chauffe l'air ; et voici comment le fait s'explique :

Pour fondre et passer à l'état liquide, 1 kilogramme de neige emprunte à l'air 79 calories, c'est-à-dire 79 fois la chaleur nécessaire pour éléver de 0 degré à 1 degré 1 kilogramme d'eau.

Réciproquement, quand la pluie se congèle et se transforme en neige, elle cède à l'air la même quantité de chaleur. Par conséquent, chaque kilogramme de neige formée répand dans l'atmosphère la quantité de chaleur qui élèverait de 79 degrés un kilogramme d'eau. Aussi, peu à peu l'air se réchauffe et le thermomètre monte.

Quand sous l'influence d'un vent chaud le dégel survient, la neige, pour fondre, absorbe beaucoup de chaleur et l'atmosphère se refroidit. Donc la neige fabrique de la chaleur et le dégel fabrique du froid.

On crâno petit tailleu.

(suite).

Quand lo tailleu fut réveillé et que l'ambassadeu lài démandà se volliavè z'eingadzi ào serviço dào râi, lo petit chenidre lài dit que ne déemandâvè pas mi, et on lo menâ ào tsaté iò fut reçu ài pommès et iò après l'avâi bin repessu et lài avâi bailli d'airès, on lo lodzâ dein on bio pâilo tot mâobliâ ein sapin verni et iò sè trovâ coumeint on pudzin dein dào coton. Mâ lè generats et lè colonets dè division dào râi furont dzalão què dâi tonaires, et sè desont que se l'aviont onna rogne avoué li, l'étai dein lo kâ d'ein éterti 7 d'on coup et que sariont binstout fotus, et l'alliront ti dè beinda démandâ lâo condzi ào râi, Lo râi fut rudo eimbétâ dè tot cosse ; coumeincivè dza à sè repeintrè d'avâi laissi eintrâ lo lâo dein la mutenéri et ne savâi pas trâo què férè po s'ein débarrassi, kâ n'ousavè pas l'eingrindzi.

A fooce ruminâ, trovâ lo bié. Ye fe derè ào pequa-pronma que l'avâi on grand serviço à lài démandâ, que y'avâi dein on bou dou pecheints géants que ne fasont que dào mau : robâvont, mettoint lo fû, tiâvont ti clliâo que l'accrotisivont, que cein étai 'na vretâbia calamità, et lài fasai à derè que se lè poivê

mettrè bas, sarài ou rudo lulu, et que lài baillérâi sa felhie ein mariadzo avoué dozè millè francs dein son fâordâi et la maiti dè son royaume. Lo râi coudeissâi dinsè lài promettrè mé dè toma què dè pan, kâ sè peinsâvè que lo pourro gaillâ lài allâvè passâ, et que jamé on n'ein volliâvè ourè reparlâ. Et po l'eincoradzi, lài fe derè que mettai dè pequiet dou z'escadrons po allâ avoué li.

Lo tailieu, que trovâvè la felhie dâo râi bin galéza et tota dzeintrollietta, sè peinsâ que porrâi pe mau réussi, et fe repondrè ào râi que sè tserdzivè dè clliâo géants; mà que ne savâi pas què frêr dè dou z'escadrons dè chasseu à tsévaux, et que sarâi bin la nortse que n'hommo qu'ein a tiâ 7 d'on coup, ne pouéssè pas férâ façon dè dou chenapans dè géants. Lo râi rizâi dein sa barba et sè frottâvè lè mans dè la boune idée que l'avai quie z'u po sè débarassi dè cé terriblio brize-fai, et vollie tot parâi que la cavaléri aulè on bet avoué li. « Sarâ d'obedzi dè martsî, se sè peinsâvè, et ào momeint dâo dandzi, mè z'hommo sont bintout recévè. »

Lo tailieu modè don contrè lè géants: mà quand l'est ào carro dâo bôu, ye dit à la cavaléri dè l'atteindrè, que volliâvè prâo férè solet. Clliâo troupiers ne démandâvont pas mi, kâ l'aviont 'na poâire dâo diablio dè cl'escampetta et restiront à tsévaupò sè poâi pe vito einsauvâ.

Lo tailieu eintrè don dein lo bou ein tsouyeint dè frêr trâo dè trafi ein martseint permi lè folliès chetsès, et bintout ye ve lè dou géants que droumessont dézo onna daille et que ronclliâvont què dâi benhirâo. Noutron petit gaillâ, qu'à se n'idée, ramassè cauquiès pierrès que fourrè dein sa fata et coumeint l'étai gaillâ dégourdi, grimpè coumeint on étiâiru su la daille.

(La suita deçando que vint).

QUAND FINIT LA JEUNESSE

III

Dans le grand monde, dans le beau monde; dans le monde des riches, des élégants affairés et joyeux, on ne donne guère aux jeunes filles qu'une éducation de serre chaude, une croissance artificielle et presque toujours forcée. Dans ce milieu, on cultive la femme comme on cultive les pélargoniums, les camélias, les azalées et les orchidées. Il faut à la jeune fille un aspect attrayant, une brillante apparence, un extérieur soigné, une contenance agréable, comme il faut à la plante un coloris exquis et rare, une nuance à la mode et un feuillage délicat.

Mais le développement réel de la vigueur et de la beauté morale, mais l'esprit élevé, le sens droit, le cœur tendre et dévoué, qui les demande, qui s'en inquiète? Il suffit que la jolie et frêle créature plaise un instant et se marie; que la plante fleurisse aujourd'hui et se fane demain. Et certes, ce système peut être bon pour les arbrisseaux délicats qui n'ont guère qu'un jour de splendeur et de durée. Mais quelle valeur peut-il avoir pour les créatures humaines qui doivent vivre, penser, agir, souvent souffrir encore, après qu'elles ont eu leur heure, après qu'elles ne brillent plus?

Alors ce pauvre cœur inerte qu'elles ont longtemps oublié, les inspirerait, les soutiendrait et peut-être les ferait vivre. Mais elles l'ont amorti, elles l'ont condamné; dans ses longues années de torpeur, il est peu à peu devenu muet, insensible et stérile. Et désormais, elles ne sen-

tiront plus ses élans qui réchauffent, elles n'entendent pas sa voix s'élevant pour les consoler. Elles sont vieilles, elles sont délaissées, elles sont tristes; leur cœur est mort, c'est le monde qui l'a tué... Quelquefois, cependant, lorsqu'il n'est pas trop tard, malgré tout, il n'est qu'en-dormi, et la main de Dieu le touche, ou la voix d'un enfant le réveille.

Il eût été inutile, à l'époque où nous parlons, de chercher le mouvement et la vie dans le cœur de Gabrielle. Les élans généreux y étaient complètement engourdis, les pensées tendres ou fécondes y étaient plongées dans un profond sommeil: c'était en réalité le palais de la Belle au Bois Dormant. Seulement, il semblait avoir transmis tous ses feux aux magnifiques diamants de sa propriétaire, toute son activité à cet esprit vigilant et infatigable, à ces regards étincelants, à ces petits pieds mignons, qui, les uns les autres, s'agitaient, s'empressaient, se multipliaient sans se lasser, dans leur joyeux élément de triomphes et de fêtes.

Et s'il en était ainsi avant le mariage de Gabrielle, ce fut encore après, bien mieux... ou bien pis. En effet, que pouvait faire une jeune mariée, une jeune femme, presque une jeune reine, qui avait tout: la richesse, l'élegance, l'esprit, la distinction et la beauté?... Son mari l'adorait, la foule l'admirait, le monde la gâtait, son cercle la portait aux nues. A Evian, à Biarritz, au Bois, à l'Opéra, aux Pyrénées, Gabrielle brillait, rayonnait, comme une étoile, trônait toujours et triomphait partout. On citait ses mots, on copiait ses toilettes, on enviait sa chevelure, son profil et son mari. Elle était fraîche comme à dix-huit ans, et elle ne mettait pas de rouge! blanche comme le muguet des champs sans l'aide de la poudre de riz! C'était incontestable, c'était complet et c'était inouï... Ainsi, dans ce tourbillon éblouissant de parures, de succès, de fêtes, Gabrielle régna cinq ans, ce qui est beaucoup, en somme, pour une semblable royauté.

Au bout de ce temps survint un joyeux événement dans la famille, mais aussi une certaine altération à la fraicheur, aux charmes de la belle madame Duperré. Gabrielle devint mère; une toute petite héritière prit enfin sa place un jour dans son joli berceau.

La jeune femme, avouons-le, ne partagea qu'à moitié le grand contentement de son mari, qui se montrait radieux. Être mère à trente ans, c'est chose grave, surtout quand on est femme du monde et reine de beauté, et quand, depuis l'âge de dix-huit ans, on a passé quelque deux mille nuits au bal! Ajoutez à cela que, jusqu'au dernier jour, Gabrielle n'avait pu se décider à renoncer au monde et à ses fêtes.

Aussi, après la naissance de sa petite Aline, elle fut prise d'une longue faiblesse et d'une accablante langueur. Par suite de cette circonstance, elle ne fut mère qu'à moitié; on éloigna d'elle le joli berceau blanc et le gentil baby rose. Aline resta confiée presque entièrement aux soins de sa nourrice, et Gabrielle fut condamnée au repos, au régime, dans la solitude de son château.

Elle s'y ennuya profondément tout un été, feuilletant des romans, essayant des partitions, commençant des broderies, et, le plus souvent, rêvant et baillant dans son fauteuil. Elle pensait alors, avec un douloureux serrement de cœur et un indicible regret, aux sites pittoresques de Bade, au séduisant bassin d'Arcachon, aux splendeurs de Vichy, de Dieppe, de Spa, enfin à tous ces charmants séjours dont elle était exilée, uniquement parce que la petite Aline était venue, et qu'en même temps étaient parties la force et la santé. Et elle se désolait alors, se trouvait bien misérable; elle déplorait son sort et désespérait de l'avenir.

(A suivre.)